

Vérités et mensonges *Marie s'en va-t-en ville*

Linda Soucy

Numéro 36, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1987). Compte rendu de [Vérités et mensonges / *Marie s'en va-t-en ville*]. *24 images*, (36), 67–67.

MARIE S'EN VA-T-EN VILLE

À quelques mois d'intervalle, deux premiers longs métrages réalisés par de «jeunes» cinéastes québécois ont paru sur les écrans montréalais. Le premier dont on a beaucoup parlé, *Un zoo la nuit*, de Jean-Claude Lauzon (est-il encore besoin de le nommer) traite de la réconciliation d'un fils et d'un père. Le second, *Marie s'en va-t-en ville* de Marquise Lepage, traite d'une histoire d'amour entre Marie, une fugueuse de treize ans, et Sarah, une prostituée dans la quarantaine.

On a beaucoup parlé, un peu écrit, sur le fait que dans le premier, les femmes étaient éludées, toujours repoussées hors cadre. Dans *Marie s'en va-t-en ville*, le second, les hommes forcent le cadre (le frère pour abuser de sa soeur, le «pimp» pour réclamer son argent) et ne font que de brèves apparitions, mais toujours fracassantes: ils sont violents. Curieux effet de parallélisme et de complémentarité thématique de ces deux films ancrés dans le «downtown» montréalais. Ce qui est exclu par l'un(e) devenant ce dont l'autre fait son sujet. Comme si *Marie s'en va-t-en ville* était le hors champ d'*Un zoo la nuit* et vice versa. Il existe actuellement, dans le cinéma québécois, un tel clivage entre, «l'univers masculin» et «l'univers féminin» qu'on se prend à souhaiter que plus de films osent briser cette étanchéité.

Marie s'en va-t-en ville oscille entre deux figures féminines, deux archétypes: la mère et la putain. Figures qui traversent la littérature québécoise depuis les romans du terroir où la prostituée et la ville formaient un couple indissociable. La mère de Marie n'est jamais montrée à l'écran, elle est confinée hors champ — on la sait cependant à la campagne ou dans une petite ville occupée à élever ses nombreux enfants — mais elle hante le film de bout en bout. Entre ces deux archétypes, une fugueuse, Marie, au seuil de l'adolescence et en quête de son identité cherche à combler la béance laissée par le manque d'amour maternel. Aussitôt arrivée à Montréal, hasard heureux, Marie rencontre Sarah, une prostituée que pendant longtemps elle croira serveuse et qui devient pour elle un modèle, une mère-substitut.

Marquise Lepage est une cinéaste qui n'aime pas s'embarrasser d'images contaminées par une technique apparente, d'images qui étalent un savoir-faire. Par les temps qui courent, ce penchant pour la sobriété est une qualité. Marquise Lepage est une cinéaste qui sait qu'on ne fait pas un film pour battre des records de vitesse et elle connaît la musique des mots. Elle sait observer les gestes, épurer les dialogues et possède un talent certain pour la direction d'acteurs. La cinéaste sait également qu'au cinéma comme dans la vie, les objets qui circulent d'un corps à l'autre, de même que les gestes ou les actions posés, sont souvent (toujours) les relais du désir; ils expriment autrement ce que la parole, la bouche, n'osent exprimer.

À partir de toutes petites choses, en focalisant sur deux comédiennes, Geneviève



La réalisatrice Marquise Lepage et Marie (Geneviève Lenoir)



Sarah (Frédérique Collin)

Lenoir dans le rôle de Marie et Frédérique Collin dans le rôle de Sarah, Lepage raconte l'attachement qui se noue entre deux femmes que trente ans séparent. Deux femmes qui n'ont d'autre choix, Sarah pour échapper à la solitude et au désabusement, Marie pour avoir un modèle autre que sa mère réelle, de se reconnaître l'une l'autre.

Jean-Luc Godard disait, dans l'émission de la série *Cinéastes de notre temps** qui lui était consacrée, que le cinéma c'est l'enregistrement du travail de la mort. Ce que le cinéma donne à voir, à raison de 24 images/seconde, c'est le temps qui passe, défile, en altérant toute chose en métamorphosant les corps. En cela, le cinéma recèlerait une part de vérité et une part de vie. Mais le cinéma c'est aussi l'art du faux, du travestissement, du mensonge. Dans *Marie s'en va-t-en ville*, ces deux pôles: la vérité (la vie, la mort) et le mensonge (le travestissement) trouvent leur point de convergence en Sarah, le personnage de la prostituée. Générosité immense de Frédérique Collin qui prête son corps à tous les travestissements, s'affuble de perruques pour donner aux clients (aux spectateurs) leur lot d'illusions et camoufler le travail du temps. Le pouvoir d'illusion du cinéma, la cinéaste n'a pas peur de l'affronter (c'est peut-être inconscient mais peu importe). Elle n'hésite pas, non plus, à le mettre en pièces et à dévoiler ce qui se trame en-deçà

À la fin du film, dans une scène un peu maladroite, mais symboliquement très forte, le «pimp» dont les coups de téléphone stridents sont venus à plusieurs reprises troubler la quiétude des deux femmes, fait

Vérités et mensonges

Linda Soucy

irruption chez Sarah, la moleste et empoigne sa perruque. Les cheveux grisonnants, courts et ternes, Sarah nous apparaît alors plus vulnérable, dépourvue des artifices de la séduction et comme prématurément abîmée par la vie. Cette épreuve de vérité n'altérera en rien les sentiments qu'éprouve Marie envers elle. Et Marie, adolescente fûtée et naïve à la fois, aura gravi, à la fin du film, les deux versants du cinéma: sa part de mensonge et sa part de vérité. Parcours qui évoque celui de la cinéaste tournant un premier long métrage.

Bien que la cinéaste fasse preuve de brio, on a cependant l'impression qu'elle n'a pas mené son projet jusqu'au bout. En effet, il manque au film ce «petit quelque chose» qui fait l'originalité d'une écriture, la singularité d'un regard. Les images de Montréal, certes très belles, se bouclent sur elles-mêmes comme si elles n'arrivaient pas à suggérer une ville habitée, vivante. Les dialogues quoique justes, souvent humoristiques, sont par trop collés au propos du film; ils le referment, l'empêchent de déboucher sur une vision plus ample qui le déborderait. Cette audace nécessaire, cette singularité d'un regard et d'une parole mieux assumés, il y a fort à parier que Marquise Lepage nous y conviera dans un deuxième long métrage. □

*Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, 1987

MARIE S'EN VA-T-EN VILLE

Québec 1987. Ré: Marquise Lepage avec la collaboration de Jean Beaudry. Scé: Marquise Lepage. Ph: Daniel Jobin. Mont: Yves Chaput. Mus: Michel Rivard. Int: Frédérique Collin, Geneviève Lenoir, Denis Levasseur, Robert Boivin, Geneviève Filion, Viviane Pascal, Louise Richer. 80 minutes, couleur. Dist: J.A. Lapointe.